

GRAND JUGEMENT

RENDU

PAR LE PEUPLE FRANÇAIS

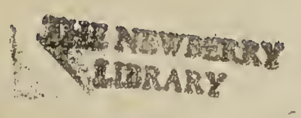
CONTRE

LOUIS SEIZE.

Le criminel insensé est plus digne de pitié que de mort.

FRANÇAIS, je l'avois prédit, que le parjure LOUIS, les traîtres Bourbons, et toute leur famille, *ennemie de notre bonheur*, ne passeroient pas nos frontières. Votre ardent patriotisme a pénétré à travers le voile de *l'aristocratie.* La trame odieuse à peine est ourdie, que le fil en est tranché, et votre *lâche roi* n'a pu se soustraire à votre vigilance.

VARENNES fut le lieu où son ame, déchirée de cet affront humiliant, a ressenti les premières douleurs que causent le parjure et la trahison reconnus. Sa femme, plus



coupable encore que lui, en fut pourtant moins contristée. Sa férocité ne permit pas que le remords vînt toucher son cœur nourri de crimes. . . . .

Le pauvre, l'insensé Louis ne sut que répondre, lorsqu'un patriote, ami de la Constitution Française, l'arrêta dans sa voiture, et lui dit : Je crois avoir l'honneur de parler à Louis Seize, roi des Français. Il resta immobile, et son sang se glaça dans ses veines. Tout ce qu'il put articuler, ce fut ces mots, bien peu dignes d'un roi, et qui prouvent assez qu'il est plus digne de pitié que de mort : ME FERA-T-ON DU MAL, dit-il à celui qui l'arrêtoit? « *Non*, SIRE, » répond le Patriote, *les Français savent* » *trop bien décerner le châtiment ou la* » *récompense; ils connoissent leur roi, ils* » *sauront le conserver* ». Ces paroles, qui auroient dû attrister le roi, s'il eût eu la pénétration en partage, le consolèrent, et dès-lors il fut plus tranquille. Néanmoins la fièvre de la peur le tient toujours, et l'on assure que les fausses caresses que lui prodigue son épouse, ne lui sont plus agréables, et que son amour commence à se métamorphoser en humeurs froides.

O jour mémorable !. . . . ô Français, que vous êtes heureux !. . . . Le parjure est arrêté, et vous allez triompher des factieux qui vous environnent. Louis arrive dans la ville qu'il avoit lâchement abandonnée ; il y revient par votre courage, et sa famille, complice de sa trahison, va jouir avec lui du bel accueil que les patriotes, justement irrités, lui prodigueront à l'envi. Quel beau moment ! quelle époque pour sa gloire !. . . .

Français, cette chute doit nous servir d'exemple, et le traître doit subir son châtiment. La mort n'est pas ce qu'il mérite ; mais qu'une honte éternelle soit marquée sur son front, et que son nom devienne un sujet de méfiance et de haine pour sa race.

Je plains les enfans d'un tel père ! Jeune Princesse, que deviendras-tu ! Et toi, innocent Dauphin, héritier de parens coupables de haute trahison, vous allez aussi porter le fardeau accablant que mérite le crime. Mais non, vous en serez exceptés ; la Nation Française est trop sensible et trop juste pour vous abandonner ; vous êtes encore purs, elle vous prendra sous sa garde, et vous leur serez toujours chers,

si vous vous rendez sans cesse dignes de son amour.

Monsieur, frère du Roi, est arrivé à Mons, ville frontière du royaume. Les citoyens de ce lieu en ont donné la nouvelle à l'Assemblée Nationale ; ils ont juré de maintenir de tout leur pouvoir la Constitution Française. Ils demandent qu'on garnisse les frontières, sur-tout du côté de la Flandre, parce qu'elles sont menacées d'une armée d'environ deux cent mille hommes; dans ce moment-ci même, le siége est mis à Valenciennes, et beaucoup de patriotes sont déja partis pour cette ville. Les paysans des environs donnent de grandes preuves de leur patriotisme, en offrant aux soldats volontaires tout ce qu'ils ont besoin pout leur entretien et leur subsistance. Quel exemple, Français ! Soyons toujours unis, et nous braverons les peuples imbécilles qui n'ont pas su, comme nous, secouer le joug du despotisme et de la tyrannie.

AIR : *Vive Henri Quatre.*

VIVE la France ,
Mais non son foible roi ;
L'infame engeance
Est indigne de foi ;
Notre espérance
N'est plus que dans la Loi.

UN roi parjure
Ne sauroit gouverner,
Son ame impure
Ne peut qu'empoisonner,
Et son injure
Ne peut se pardonner.

PROJET de fuite
Fut long-temps médité ;
Sans grande suite
Il est exécuté . . . .
On part bien vîte,
Et l'on est arrêté.

FEMME d'un traître,
D'un héros de *hazard* ,
Tu voulois être
Le fatal étendard ;
Mais ton vil paître
Traînera seul ton char.

VOUS , Conseils *bêtes* ,
Et dont le cœur de roc

Croyoit, ces fêtes,
Nous pendre tous au croc;
Tenez vos têtes
Qui branlent à ce choc.

Gloire éternelle
A nos Représentans,
Dont l'ardent zèle
A mis fin aux tourmens
Qu'un gros rebelle
Causoit aux braves Francs.

La vigilance
De nos vrais Citoyens,
Et leur prudence,
Ont trouvé les moyens
De rompre en France
Tous nos honteux liens.

Tristes Couronnes,
Cherchez-vous le combat?
Mars, tu l'ordonnes,
Tout Français est soldat,
Et ces vains trônes
Sauteront en éclat.

Peuples esclaves,
Etrangers, ennemis,
Soyez plus braves,
Devenez nos amis;
Et plus d'entraves,
Et vos maux sont finis.

Paix et concorde
Sont deux beaux sentimens :
Que tout s'accorde
A tromper l'émigrant,
Et la discorde
Au croc mettra ses *dents*.

Voilà ce que le faux patriotisme de Louis nous inspire, et que nous avons gravé dans notre ame. Nous avons juré sur l'autel de la Patrie, de maintenir notre Constitution jusqu'à la dernière goutte de notre sang : Louis l'a juré de même; il est parjure à son serment, il n'est plus digne de porter le grand, le sublime titre de Roi des Français.

Ce n'est pas que nous désirions sa ruine, mais il faut se méfier du traître, et trop d'indulgence pourroit arrêter le grand ouvrage de nos augustes Représentans. Non, Français, ne croyez pas que Louis sera fidèle si vous lui pardonnez ; une autre circonstance viendra où cette prédiction se réalisera. Quand il aura la force en main, il vous dira : *Je vous ai promis tout ce que vous avez voulu, mais parce que j'y étois forcé ; aujourd'hui que je suis le plus fort, je ne suis plus votre* ESCLAVE, *et je veux commander en* ROI. Que direz-vous

alors, Français trop généreux ? Vous n'aurez plus les mêmes facilités pour vous défendre ; les traîtres à la Patrie se montreront, la guerre civile s'allumera, vos propriétés vous seront ravies, vos enfans seront égorgés, et vous serez obligés de fuir, ou de fléchir sous le joug du despotisme et de la tyrannie. Que dis-je ?! ... Non, braves Français, c'est trop douter de votre valeur et de vos forces ; non, vous ne fléchirez pas, la mort seule peut vous vaincre ; les traîtres ne pourront dompter tant d'intrépides patriotes. Mais que la prudence soit toujours votre guide ; n'écoutez point les factieux d'aucun parti ; trop d'ardeur peut nuire, il faut de la modération dans tout. Je vous le répète encore, chers Concitoyens, réunissons-nous toujours, et l'ennemi ne pourra nous arracher le superbe étendard de notre liberté, que je jure de nouveau de défendre jusqu'à la mort.

J. S. Qui....

De l'imprimerie de Charles Louis, rue du Foin-Saint-Jacques, n°. 9.